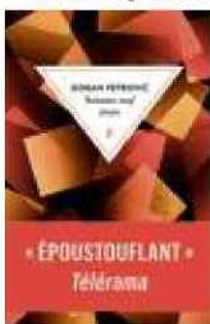




BELGRADE, PLUS OU MOINS À NOTRE ÉPOQUE : Adam Lozanitch, correcteur intérimaire dans un magazine de tourisme, jeune homme candide et « consciencieux », se voit confier la mission d'opérer des remaniements dans un mystérieux ouvrage déjà publié. Adam n'a pas été choisi au hasard : il a le don de rencontrer des personnes inconnues à la faveur d'une « lecture simultanée ». C'est-à-dire que, si, comme lui, vous étiez pourvu de ce don et lisiez le même livre au même moment que l'un de vos vieux amis de Buenos Aires, vous pourriez, dans cet espace-temps commun, le saluer et prendre des nouvelles de sa petite



santé. (Il est clair que ce don naît d'un « excès de littérature » ou d'une « carence de vie », c'est l'apanage, je ne vous fais pas un dessin, de ces légers handicapés du réel que sont les grands lecteurs.)

Cette logique non euclidienne me ravit – et m'évoque sans détour Julio Cortazar (1914-1984) : dans sa nouvelle « L'autre ciel, » le passage Güemès à Buenos Aires (tiens, tiens) se retrouvait dans le prolongement de la galerie Vivienne à Paris à six décennies d'intervalle, ce qui permettait d'y effectuer des allers-retours incessants. Ces myriades de verrières, chez Goran Petrovic, vont nous autoriser à entrer dans la vie de gens aussi extravagants que mélancoliques, des gens qui ont parfois du mal à « combler la faille entre le passé et l'avenir », qui se doivent d'apprendre à modérer leur tristesse et qui changent de lit chaque nuit pour « semer l'insomnie ». *Soixante-Neuf Tiroirs* est un emboîtement méthodique de récits-matryoshkas. Un frontispice annonce la couleur à chaque chapitre : « Où l'on parle d'un languissant arbuste du bon Dieu et de savoir si la confiture d'abricots commencée un lundi peut se couvrir de moisissure », « Où il est question d'une nuit nuageuse de plus et par chance de la pleine lune au-dedans du livre ». Ne s'agit-il pas de promesses qui répondraient à ce que Stevenson appelait « notre appétit de coïncidences mystérieuses » ?